

LITTÉRATURE

littérature togolaise : les personnages devant le changement social

Par son réalisme et son engagement, la littérature togolaise est en pleine recherche. Les romanciers et leurs personnages vivent le changement social qui s'opère au niveau des structures sociales, des institutions, des attitudes, des mentalités, des schèmes et des valeurs. Face au changement, que deviennent les personnages ? Comment se modèle et se rééquilibre leur milieu socio-culturel ? Les attitudes des individus et des communautés se modifient-elles compte tenu des conjonctures ? Quel est le sens des adaptations ?

Pour répondre à ces questions, nous nous servirons d'une part de la méthode interdisciplinaire que propose Thomas Méloné, ancien chef du

Département de la littérature africaine comparée de la Faculté des lettres et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé, et d'autre part de la typologie littéraire africaine que Sunday Anozie a élaborée (1).

Nous avons adopté les trois déterminations que préconise Anozie parce qu'elles nous paraissent opératoires. Pour cet auteur nigérian :

- l'individu-héros peut être conditionné par les valeurs de sa société coutumière ;
- il peut l'être simplement parce que les valeurs internes de son milieu socio-culturel l'y obligent ;
- ou qu'il est très sollicité par des motifs externes.

le primat de la détermination traditionnelle

Sans doute, le réalisme dans certaines créations littéraires se caractérise-t-il par la fidélité à la coutume et aux valeurs conservatrices. « Les constellations socio-culturelles de la communauté tradi-

tionnelle ou de l'environnement social qui lui sert de cadre » (2) sont davantage mises en valeur par rapport à l'étude psychologique et caractérologique des personnages-héros. Ceux-ci s'attachent à leurs traditions coutumières. Une déviance de leur part signifierait une rupture avec l'ordre social établi. Toutes les valeurs socio-éthiques

de la société globale sont assumées totalement et sans bavure. Le héros peut alors mourir « d'une manière satisfaisante ».

Le réalisme métaphysique prend forme et se développe. La vie du village se transforme en drame même si le mythe est de la partie. Messan Gnamey fait subir à ses héros (3) les affres de l'existence. La vieille

Akèyi a éprouvé une grande souffrance devant les injonctions (chantage) du dieu-dan qui exige reconnaissance et offrande de la part de Dannou.

Le refus du jeune homme et la mort mystérieuse de ses deux enfants affecteront Akèyi. Mais sa fidélité sera récompensée puisque le dieu-dan l'emportera dans sa gloire !

L'analyse du roman togolais permet de constater que la parenté, le système des classes d'âge et la religion traditionnelle constituaient les principales bases de l'organisation sociale coutumière.

Dans les sociétés togolaises, la parenté relève à la fois des liens du sang et des liens divers d'alliance (le mariage, le pacte de sang, le culte à un dieu commun, l'appartenance à une même société secrète, etc.). Le mariage en tant que tel se conçoit comme étant d'abord une alliance entre deux groupes de parenté. C'est pourquoi, parfois, le mariage peut être conclu en dehors du consentement du jeune homme et de la jeune fille. « Néné » (4) a dû lutter pour pouvoir conquérir sa liberté de choix et de décision.

Souvent les jeunes gens et jeunes filles qui refusent de jouer le jeu sont considérés comme des « cas sociaux », des « déviants ». Tante Awoumessi (5) refuse de recevoir la dot de sa nièce Alexandrine. Parce que les parents se connaissent et s'estiment, Kouassi et Séraphita (6) se marient à la joie de tout le monde.

Les mariages mixtes sont difficilement acceptés. L'union interraciale se heurte souvent à des tabous, à des préjugés et à des incompréhensions du milieu ambiant. C'est alors que surgissent les luttes psychologiques déchirant les partenaires et faisant des victimes. Kéteyouki (7), après avoir tergiversé entre deux fiancées, fait son choix. Il préfère Janine la jeune paysanne togolaise à Alice, jeune Française rencontrée à Paris.

Parfois, ce sont les divergences confessionnelles, voire politiques, qui compliquent les choses. Tel fut le cas de Gilbert Stanley Kuanvi et Mercy Latré (8), appartenant l'un au clan Adjigo et l'autre au clan Lawson.

L'univers de l'individu se définit avant tout par la communauté à laquelle il appartient. Vivre en dehors de celle-ci équivaut à un suicide, à un crime de lèse-nature. A tort ou à raison, des novellistes manipulent leurs héros et les font toujours revenir dans leur milieu d'origine. Malgré les interventions de ses parents, Kouassi, le jeune fils de Planteur (9), quitte son village Siko pour Lomé. Les vicissitudes de la grande ville lui apprendront qu'on ne s'écarte pas impunément des siens.

La parenté confère à l'individu son statut social. C'est elle qui établit les règles et les normes ; c'est également elle qui intègre à la société et répudie. Elle exige l'obéissance des enfants. Cette obéissance est considérée comme la clé de toute réussite sociale. En bafouant les recommandations de ses parents, on s'attire sans s'en douter le malheur, la maladie, voire la mort. Certains auteurs comme Couchoro sont persuadés que la famille a accumulé beaucoup d'expériences enrichissantes, vraies recettes de bonheur et d'équilibre. Aussi, malgré certaines protestations, aucun écrivain togolais ne prône l'indépendance complète de l'individu.

L'histoire de la « Pauvre Alexandrine » (10) bouleverse plus d'un lecteur : jeune fille de quinze ans, Alexandrine (zizi) échoue au Cepe. Un jeune instituteur, Alex Kouidouvo promet de l'aider à réussir son examen à la prochaine session. Mais, éblouie par la manière de danser et la façon de Folli Gbovi, la jeune fille s'engage imprudemment avec lui malgré la mise en garde de sa tante Awoumessi. Cette dernière s'oppose catégoriquement à l'union entre sa nièce et Folli Gbovi qu'elle connaît parfaitement. Mais Zizi est mariée à Folli.

Sans dot évidemment. Elle devient enceinte, puis mère d'une charmante fille. A Glidji, elle semble jouir d'un bonheur sans nuage. Cependant, un drame en puissance l'attend. 1952 : un coup de main nocturne s'opère dans le village. Perquisition. Folli Gbovi est découvert. Ainsi donc, Zizi a épousé un bandit, un voleur. Quelle révélation ! Que tante Awoumessi avait raison !

Désespérée, Alexandrine essaie de se rapprocher de sa tante et puis du jeune instituteur qui la prend d'ailleurs pour épouse en dépit de sa défaillance. La leçon est claire.

Avlessi (11) s'étant mariée à Dansou sans le consentement de son père, ne connaît pas la paix avec ses jumeaux. Ceux-ci sont toujours exposés à la maladie. Il lui faut aller se réconcilier avec son père afin d'obtenir la bénédiction sur elle et sur ses jumeaux.

De fait, dans les sociétés togolaises, la malédiction comme la bénédiction sont essentiellement l'œuvre de la famille. La parole possède une force magique et met en branle un processus irréversible. L'individu attaqué par les conséquences de la malédiction ne se libère que par le rite de la parole : la « libation de réconciliation ».

Par le caractère d'appréciation communautaire du mariage et du statut social de l'individu, on se rend compte que la parenté demeure un facteur d'intégration sociale. Mieux que quiconque, Couchoro développe cette thèse dans la plupart de ses créations littéraires. Il est très intéressé par les problèmes des groupes sociaux et des classes sociales.

Est considérée comme groupe social toute collectivité identifiable, structurée, permanente de personnes sociales remplissant des rôles individuels réciproques conformément à des règles sociales, à des intérêts et à des valeurs dans la poursuite des buts communs.

La cohésion est l'une des caractéristiques essentielles des sociétés traditionnelles togolaises. Nombre d'écrivains togolais mettent en exergue la nécessité de l'unité au sein de la Communauté. Si Zinsou est « hanté » par le manque de communication entre les hommes, Cou-

(1) Anozie (*Sunday*) : Sociologie du roman africain, Paris, éd. 1970 - 218 pages.

(2) S. Anozie : op. cit. p. 24.

(3) M. Gnamey : Feuilles de Palmier et Akèyi.

(4) Voir Néné une nouvelle de P. Akakpo-Thyppamm.

(5) Couchoro : Pauvre Alexandrine, roman.

(6) Madjri. - Kouassi, fils de planteur, pièce de théâtre.

(7) D'Almeida et Lacle. - Kéteyouki l'étudiant noir, pièce de théâtre.

(8) Couchoro. - Drame d'amour à Anécho, roman.

(9) Madjri. - Kouassi, fils de planteur.

(10) Couchoro. - Pauvre Alexandrine, roman.

(11) Ananou. - Le Fils du Fétiche, chapitre XVI.

choro, lui, tend à sauvegarder la cohésion familiale, clanique et ethnique.

« Dans le secteur Éwé, écrit Agblémagnon (12), la société traditionnelle se composait de chefferies plus ou moins autonomes, souvent jalouses les unes des autres. Le système démocratique, qui constituait l'élément le plus remarquable de cette chefferie, ne pouvait laisser de la place à une différenciation sociale très poussée et donner lieu à la constitution de classes sociales. Bien qu'il existât des statuts à prestige fondés tant sur le principe d'ainesse que sur la réussite ou l'intelligence personnelle, on ne peut parler d'une véritable « distance sociale » entre les différents membres de la communauté et entre les groupes. Mieux encore, le conseil des anciens, le conseil de la chefferie, qui jouissait du plus grand prestige et de la plus grande autorité en tant que groupe, tirait sa raison d'être non du fait qu'il devait se considérer comme un État dans l'État, mais au contraire comme un trait d'union, comme un élément modérateur dans la société, comme l'expression de l'autorité collective, et non comme l'émanation d'une partie privilégiée de la communauté. Dans cette société, on rencontrait différentes classes d'âge marquées par le sceau de l'éducation et de l'initiation. Cette initiation était avant tout un passage d'un statut social à un autre (13). C'était une école où l'on apprenait à chacun des connaissances nouvelles en le soumettant à diverses épreuves. Les jeunes gens et les jeunes filles ayant été initiés ensemble formaient une classe d'âge. Ils pouvaient rester ensemble, accomplir le même travail, partager les mêmes loisirs (dances, jeux, etc.), adorer les mêmes dieux ». Tel fut le cas de Dansou, « le fils du Fétiche ».

Mais le contact avec l'Europe a bouleversé la philosophie des conceptions et a rompu l'équilibre social traditionnel. Avec l'introduction de l'économie des comptoirs et de la traite des esclaves, on vit apparaître une classe sociale privilégiée : les courtiers servant d'intermédiaire-

res entre les européens esclavagistes et les chefs africains de l'intérieur qui se sont taillé très rapidement une situation fort lucrative (voir la **Calebasse empoisonnée** de Aményedzi).

La colonisation va accentuer le déséquilibre et installer le divorce d'avec les anciennes pratiques. Les colonisateurs s'emparèrent du pouvoir politique et mirent en place l'école nouvelle. Une couche de lettrés et de commis commençait à s'affirmer. Car, comme le note Agblémagnon :

« Savoir lire et écrire était déjà regardé comme l'initiation indispensable qui vous ouvrait la porte du progrès, de la promotion, de la mobilité sociale... Il ne s'agissait pas d'une couche ambitieuse, fondamentalement novatrice, voulant à tout prix établir des normes et des barrières de classes, mais d'un groupe qui jouissait de privilèges de fait. »

L'assimilation à des valeurs européennes devenait une préoccupation. L'économie de marché détrônait celle de subsistance. Avec l'institution des plantations de cacao et de café, le pouvoir de l'argent prenait son assise. Commençaient alors à naître de nouvelles aspirations et des besoins nouveaux. « Tout le drame des sociétés en voie de développement vient de l'inadéquation entre les aspirations concrètes nouvelles et les moyens de les satisfaire. De telle sorte que l'État et les possibilités de l'économie bloquent et figent arbitrairement le processus normal de la différenciation sociale telle qu'elle aurait pu se dessiner sous nos yeux » (14).

Les mouvements de décolonisation et d'indépendance réfutaient la thèse de stratification de la société globale togolaise : ils visaient la libération politique et l'indépendance nationale. Aussi l'intelligentsia, à l'instar du romancier Couchoro, ne se considérait-elle pas comme élément d'une classe sociale supérieure à la classe paysanne mais simplement comme un « citoyen plus avisé et plus armé ». « L'intelligentsia vieille-garde » avait une formation plus ou moins primaire, elle avait la triple expérience de l'admini-

nistration allemande, anglaise et française ; elle restait très proche par la mentalité de la société traditionnelle. Elle recevait ses modèles européens de la culture allemande et faisait volontiers montre de son « germanisme » sentimental. Sa conception patriarcale et quelque peu « prussienne » de l'autorité l'éloignait à la fois de la démocratie de la société traditionnelle et de l'égalitarisme parlementaire de la nouvelle génération » (15). Celle-ci condamnait l'intelligentsia vieille-garde et lui reprochait son incompetence technique, et son incapacité à résoudre les problèmes modernes du développement et de la construction nationale ».

Actuellement nous sommes en présence de groupes sociaux très mobiles ; les cadres traditionnels sont en mutation, mais encore loin de se constituer en classes sociales à proprement parler.

Seul, l'homme déchiré fait face à son destin souvent complexe. Son conflit interne le traumatise. On le retrouve se débattant entre son monde traditionnel qui se meurt et qui n'est peut-être plus, et le monde moderne. Il prend conscience de sa situation marginale et de sa solitude. L'impossibilité de choix et parfois d'action le pousse à une **rébellion ouverte**. « Sa vision frustrée de la vie est née de l'incompréhension de son milieu qui est en état de fluctuation ». Koumi devient soudain un **héros problématique** qui se révolte contre sa société.

Dans sa Théorie du Roman
Georges Lukas disait que la forme intérieure du roman est la marche vers soi de l'individu problématique,

(12) Agblémagnon. — Mythe et réalité de la classe sociale en Afrique noire : le cas du Togo, in *Cahier Inter. Social*, vol. XXXVIII, 1956.

(13) On peut définir le statut social comme étant la position ou le rang que les contemporains d'une personne lui accordent objectivement au sein de la société où elle vit.

(14) Agblémagnon. — Op. cit.

(15) Agblémagnon.

(16) G. Lukas. — La théorie du roman, Ed. Gauthier, 1963.

(17) Lucien Goldman. — Pour une sociologie du roman, Paris, Ed. Gallimard, 1964, p. 12.

(18) V. Aladjî. — L'Équilibriste, Ed. Clé, Yaoundé.

(19) Op. cit. p. 5.

(20) Op. cit. p. 11.

(21) Op. cit.

(22) Op. cit.

(23) Op. cit. p. 7.

(24) Op. cit., p. 8.

le cheminement qui, à partir d'un obscur asservissement à la réalité hétérogène existante et privée de signification pour l'individu, le mène à une claire connaissance de soi (16). Lucien Goldman précise le sens du héros problématique : « C'est un personnage plongé dans la recherche dégradée et par là même non authentique, de valeurs authentiques dans un monde de conformisme et de convention » (17).

déviance ou adaptation pathologique : Koumi jeune homme exceptionnel

Avec l'**Équilibriste** (18), Victor Aladji nous conduit dans un monde relativement ambigu. Koumi paraît incarner à la fois le phénomène de la déviance et de l'adaptation pathologique. Cependant, le héros, à vrai dire, n'est pas un jeune homme vulgaire. S'il a mal tourné, s'il est devenu asocial, il n'en est pas moins un brave patriote doué de bon sens et de lucidité. Aussi, sa personnalité force-t-elle la sympathie de nombre de lecteurs, malgré le manque de conformisme dont il fait preuve. Nul ne peut avoir le cœur en paix, la conscience tranquille après avoir tourné la dernière page de cet ouvrage de Victor Aladji. Qui peut sans hypocrisie blâmer le récidiviste impénitent qu'est devenu Koumi ? Pourquoi « le monde n'a-t-il jamais prêté une âme sensible aux voyoux de son genre ? » (19). Pourquoi, se confessant à son ami, souhaite-t-il ne plus revenir sur terre sous la forme d'un homme ? :

« Si je devais revenir au monde après ma mort, je serais certainement arbre au fond d'une forêt. Je donnerais mon ombre et mes fruits. Je n'attendrais rien de personne » (20).

L'histoire de la vie de Koumi est simple et dramatique à la fois. Elle met en exergue le danger qui guette l'homme solitaire qui n'a pas de relations et dont la valeur réelle n'est pas reconnue par la société ambiante.

Dès l'âge de cinq ans, Koumi connaît la souffrance et la solitude. A cet âge où les enfants bien nés sont choyés, lui, il perd tous les siens dans un incendie. Il est le seul

rescapé.

« Au début on plaignait souvent Koumi, rescapé miraculeux de ce drame horrible. Puis, les mois passant, les années se suivant, on se désintéresse de lui » (21).

Il vient s'établir à Lomé. Il aime beaucoup le cinéma. Les exploits de Robin des Bois le fascinent.

le baptême à la vie adulte

L'existence de Koumi est synonyme de lutte contre toutes les formes d'oppression. Aussi n'hésite-t-il pas à s'intéresser aux mouvements de la décolonisation. L'honneur de la patrie oblige : il accepte une mission historique, mais périlleuse. Qui ne se souvient des événements qui ont jalonné l'année de l'autonomie interne du Togo ?

Qu'on se remémore cet après-midi pathétique où de jeunes nationalistes ont osé faire descendre le drapeau français et étaient prêts à hisser celui de la liberté. Des centaines de militaires et gendarmes en tenue de combat, mitraillettes au poing sont présents, vigilants. Une foule impressionnante attend avec beaucoup d'émoi :

« Je vois le drapeau français perché très haut, mais tout près de descendre. Je vois ce drapeau vert de l'autonomie avec ses deux étoiles, l'une représentant le Nord, l'autre le Sud et, dans le coin supérieur gauche, un petit rectangle bleu-blanc-rouge : le symbole de la domination française. Le premier ministre du Gouvernement autonome était debout à cinq mètres des deux mâts » (22).

Koumi et Freddy ont de l'audace. En patriotes convaincus, ils posent un acte historique. Par amour de la Patrie. Cette mission périlleuse aura été pour Koumi un excellent baptême à la vie adulte. Cette « initiation » lui aura servi même si « l'ablodé » (l'indépendance), l'objet de sa lutte lui fait perdre sa raison d'être. Malgré l'accession du pays à la souveraineté internationale, la vie tourmentée de Koumi pose une question pertinente : la colonisation est-elle vraiment terminée ? N'assistons-nous pas à une nouvelle forme de colonialisme, plus cruel et plus déprimant ?

« Ablodé... pourquoi n'y a-t-il plus une seule voix pour le prononcer. Et pourtant ils sont là aujourd'hui comme autrefois ces hommes qui prétendaient qu'Ablodé voulait dire quelque chose de grand, de magnifique. Ils sont là, ces hommes et ces femmes qui nous poussaient vers ce que nous croyions être un exploit... » (23).

Décolonisé qu'il est, Koumi n'a pas pu résoudre sa crise et celle de sa société. L'indépendance politique est devenue pour lui un leurre, un trompe-l'œil. Il apprend à ses dépens que ce sont les plus rusés qui gagnent ; lui qui ne demande qu'à être reconnu et compris, on le repousse ; lui qui ne demande qu'à demeurer un citoyen utile et honnête, on le contraint à l'inutilité. Du coup, la parodie des béatitudes lui saute aux yeux : malheur à ceux qui n'ont pas de relations ! malheur aux innocents et aux sans-défense ! malheur à ceux qui aiment la droiture ! malheur à l'homme seul ! Aussi,

« dans la grande ville il n'y a qu'une seule alternative : ou l'on réussit ce que l'on a choisi de faire, ou l'on périt noyé » (24).

drame d'une initiation manquée

Sans doute le processus de socialisation de Koumi a-t-il échoué ; puisque le héros, lui, opte pour l'action répréhensible et choisit de vivre en marge des modèles de sa société. Désormais, pour vivre, il préfère le vol, alors que les petits larcins sont punis avec toute la rigueur des normes sociales.

Le choix de Koumi est à l'inverse de la norme. Même si ses exploits nocturnes émerveillent, il n'est pas moins vrai que son choix de vie est antisocial.

L'histoire de sa vie nous montre, cependant, que le héros est devenu un « déviant » par nécessité. Il a pu, dans son milieu social de référence, interioriser tous les éléments de la socialisation. La preuve en est sa lucidité et ses jugements de valeur. C'est par patriotisme qu'il accepte la lutte politique. Il est récidiviste, certes, il n'en est pas moins un jeune homme sachant aimer profondément.

La conduite de Koumi est davantage pathologique. Elle résulte des mêmes frustrations, des mêmes angoisses et de l'insécurité qui développent chez d'autres un désir de réforme sociale ou d'innovation. A l'arrière-plan de l'option de Koumi, on sent un violent refus de la société moderne instaurée par l'indépendance politique.

Freddy : « ... Nous avons agi, mus par une passion, un grand amour, la patrie, le peuple, la liberté, la paix, la fin des travaux forcés, l'indépendance (Ablodé). »

Koumi : « Ne me parle plus de ces mots-là, je n'aime plus les entendre; les mots, autrefois encore je pouvais les supporter. Je croyais qu'ils pouvaient recouvrir une réalité. Depuis, j'ai plusieurs fois enlevé le voile et j'ai découvert quelle véritable mascarade cela était en vérité. Non, Freddy, laisse les mots tranquilles – le plus grand assassin peut aujourd'hui s'entourer du bandeau blanc de l'homme pacifique – « Ablodé » cela a-t-il jamais eu un sens, et pourquoi ? Pourquoi n'a-t-il plus aujourd'hui aucune sonorité ? (25).

Ce qui choque et révolte la conscience de Koumi, c'est surtout cette mascarade de libération nationale. Puisque la Nation comme l'ethnie ne sont pas en mesure de l'aider à devenir lui-même, à mettre ses facultés latentes au service du pays, Koumi peut, par tous les moyens, assurer sa survie. Pourquoi s'étonner s'il devient un repris de justice ? Son dossier est fort respectable : cinq condamnations à des peines de trois mois à vingt ans de prison et trois évasions spectaculaires.

Par ses coups de main nocturnes le héros continue sa lutte contre une autre forme d'oppression : l'exploitation commerciale des grandes institutions financières, des maisons de commerce. De fait, lui et son gang ne s'attaquent jamais aux petites gens, aux ouvriers, aux pay-

« Qu'est-ce que l'on nous reproche ? De prendre de l'argent dans les banques, de soulager les caisses des entreprises... Ces

banques, ces entreprises quelle est leur activité normale en dehors du vol de leurs clients et de l'exploitation de leurs employés... Les fraudes fiscales, qui c'est qui les fait ? Les bilans truqués, les bénéfices exorbitants, en un mot le vol systématique, où c'est que cela se pratique ? Dans les banques, dans les entreprises commerciales, en un mot dans les affaires. non ? » (26).

L'argument est sujet à caution, certes; il n'est pas moins éloquent. Seul celui qui accepte de se mettre au diapason de Koumi peut comprendre qu'on autorise le gang à lutter à sa manière contre des voleurs, les grands voleurs que sont les banques et les entreprises commerciales.

« Si la loi devait faire en sorte que tous ceux qui jouissent d'une manière ou d'une autre de biens frauduleusement acquis soient écroués, comme les voleurs eux-mêmes, je verrais alors la bouille que feraient les soi-disant honnêtes gens » (27).

Après un hold-up impressionnant à la douane de Sanvee Koudji, en décembre 1966, Koumi tourne définitivement une page de sa vie. Il quitte le Togo pour la Haute-Volta. Il met ainsi fin à ses activités nocturnes. De son propre chef, il prend sa retraite et s'établit à Tenkodogo. Il y recommence la lutte politique dans une organisation secrète dont les buts sont nobles.

Somme toute, en la scrutant de près, la vie du héros ne comporte aucun élément de déviance. Si, après une pseudo-indépendance de son pays, il s'est situé en marge des normes et des valeurs de sa société, c'est qu'il se sentait contraint. **L'indépendance pour laquelle il allait sacrifier sa vie** lui a donné la nausée et a provoqué une crise en lui. Ainsi, on peut se demander si la conduite de Koumi ne relève pas d'une responsabilité partagée. La société globale y est pour quelque chose. Sinon, quelle récompense, quel geste de reconnaissance a-t-elle fait à ce jeune homme dont l'action a conduit le pays à l'indépendance ? Quels choix possibles et honnêtes lui a-t-elle offerts ? La conduite antisociale de Koumi est une révolte contre la

société post-indépendante. Il s'agit d'une adaptation pathologique. La preuve en est qu'une fois sorti de cette société, il redevient ce qu'il était : un jeune homme honnête et droit partageant les normes, les valeurs et les schèmes de son nouveau milieu social. Le héros a obéi à sa conscience; il a profondément assumé sa responsabilité. Qui peut lui jeter la pierre ? Son drame n'est-il pas celui d'une initiation masquée ?

Pionnier d'une première indépendance politique, il est persuadé que tout n'est pas pour autant terminé. Alors, à Tenkodogo, il reprend sa lutte politique contre la plus grande forme d'oppression : le colonialisme. Bel idéal de vie qui bouleverse la conscience des citoyens apathiques, des soi-disant honnêtes gens et des hommes supposés vertueux.

détermination externe

Les héros de ce groupe sont sollicités de l'extérieur. Aussi sont-ils poussés à sortir d'eux-mêmes. Ils sont vivement à la recherche de leur liberté individuelle. En tout cas, ils se révoltent contre leur *statu quo* et ont une conscience aiguë de leur droit.

La situation coloniale est le cadre des œuvres où se manifeste une influence déterminante venue de l'extérieur. « C'est le héros rebelle qui se révolte, soit implicitement, soit ouvertement, contre la colonisation à plusieurs stades de ses manifestations socio-économiques » (28).

révolte contre la colonisation

A notre connaissance Victor Aladji est l'écrivain togolais qui a touché du doigt avec le plus de rigueur et d'intensité l'intrusion coloniale et le conflit des valeurs qu'il a engendrés. Il ne s'agit pas d'un racisme, mais d'une prise de conscience et de la recherche d'une thérapie contre la nausée provoquée en lui par sa fragile situation de colonisé socialement et culturellement en perte de vitesse. C'est une réaction intestinale qui jaillit soudain à la surface de la conscience objective. Aussi Féli, le héros de

Akossiwa mon amour ne mâche-t-il pas ses mots. Il se reconnaît désormais aliéné et spolié. Ainsi la liberté à laquelle il aspirait – par son droit d'être – n'est-elle qu'un leurre : le personnage héros se révolte et rejette sur la mémoire de ses ancêtres son statut de colonisé.

« Je ne peux plus pardonner à mes aïeux d'avoir traité avec les Blancs. Ils auraient dû se battre jusqu'au dernier. Vaincre et être leurs propres directeurs, ou périr insoumis. Je ne pourrai jamais féliciter mes ancêtres de m'avoir fait naître esclave. Ils n'ont pas d'excuse qui tienne debout. M'avoir fait naître esclave sur notre propre sol, c'en est trop. » (p. 32).

Féli se refuse. Il préfère sortir de la nuit du passé, lui-même. Parce que les cours d'histoire vantent l'exploit des colonisateurs, il rejette le programme scolaire à lui imposé.

« Je descends moi aussi d'hommes qui ont franchi des épreuves très dures. C'est de leur légende que j'aurais voulu qu'on m'abreuve. Combien honorable aurait été pour moi de naître gentilhomme sauvage et barbare, plutôt que d'être esclave instruit et (civilisé) » (29).

« un esclave instruit et (civilisé) »
Le mot est lâché

Que représente cette « civilisation » dite moderne, sinon un « vaste brigandage organisé ». En lisant entre les lignes, on finit par percevoir l'angoisse qui étreint le cœur du jeune homme, la honte qui est la sienne et sa réaction viscérale contre le colonialisme et ses séquelles. Féli en vient à envier le paysan qui a fait son choix face à la civilisation des machines : celle de la terre qui parle à l'homme.

« Mon dieu et mon fétiche sont dans mes entrailles, dit le vieux paysan. La terre seule j'aime ».

Comme Féli, l'auteur n'hésite pas à opter pour la Nature, qui selon la

sagesse ancienne, est la seule source de bonheur, d'équilibre et d'harmonie. La nature est, en effet, le seul grand artiste, le meilleur médecin. En définitive, conçoit Victor Aladji, la force, la science que les « Blancs » croient pouvoir apporter à l'Outre-Mer « n'est qu'une erreur d'estimation ». Le progrès moderne ne semble pas avoir de signification pour un homme de la nature, même si un jeune, civilisé et instruit, est « capable de l'administrer scientifiquement à un vieux cultivateur fatigué et qui ne cesse de regarder dans le vide ». La discussion du vieil homme et de son fils fait apparaître la grave dissension que le colonialisme a créé entre les générations. Se sentant assuré, le jeune homme expose au vieux père ses découvertes géniales :

– « J'ai dans ce flacon, dit-il, un gaz qui peut tuer l'homme en une demi-seconde et, dans cet autre, une poudre qui peut arrêter toute forme de vie sur la terre. Tu vois, père, je suis très puissant, je suis le roi de l'univers; toi, tu n'es qu'un primitif.

– Mais, mon fils, que veux-tu faire avec toute cette puissance, toute cette connaissance ?

– Je veux civiliser le monde. Ma mission est d'apporter la lumière partout où les créations moisissent dans l'obscurité indigne... Ma mission, vieux père, c'est d'apporter la lumière à tous. Je tiens le grand flambeau, je suis le chef des créatures.

– Peux-tu me dire ce qui te fait penser ainsi ?... Prends garde à ce que tu dis. Peut-on prétendre être plus intelligent que toutes les autres créatures quand on pense comme toi à tout détruire, quand on se réjouit comme toi de pouvoir transformer la terre entière en un désert d'où sa propre espèce disparaîtrait ? »

Devenant plus incisif, le vieil homme fait le procès de la science et du progrès. L'argumentation de l'homme mûr fait apparaître la sagesse et les expériences acquises par les sociétés traditionnelles togolaises et africaines.

– « Dis-moi comment tu penses, toi qui n'as fait que copier ce que

les animaux, les plantes et les choses inanimées t'ont appris. Aurais-tu jamais su qu'une telle plante était comestible si l'écureuil en la mangeant ne t'avait pas invité à faire comme lui ?... Lorsque les êtres inférieurs pensent à adapter le mieux leur vie à l'éternel changement, toi l'homme, l'être suprême, tu penses, avec ta super-intelligence, au moyen le plus rapide pour tout détruire, et après ça, tu reviens me voir pour que je te félicite ?

– Nierais-tu, mon père, que je sois le seul à pouvoir fabriquer des tissus et des choses vraiment compliquées auxquelles tu n'avais jamais pensé ?

– Je ne nie rien et ne nierai pas non plus que l'araignée a été ton maître en matière de tissage. Tu étais, tu demeures et tu seras l'apprenti de tous » (30).

Le vieil homme, mûr et sage, sait d'où vient la prétention de son pauvre fils : le jeune homme n'a pas pu ou su intérioriser les enseignements de sa société. Aussi croit-il que seuls les tenants de la « religion moderne » qu'est le progrès ont raison. Enthousiasmé par l'apport de la colonisation, le jeune africain oublie que le monde qu'il « s'acharne à dominer est vaste et que quoi qu'il fasse, il ne sera qu'une petite fourmi ayant le désir de transformer un océan ». Profondément ému et déconcerté, l'« ancien » conseille son fils :

« Il faut se modérer; la modestie en toute chose. C'est ce qui te manque. Tiens-toi rigoureusement à ta place, c'est la seule sagesse valable ici. Si tu veux m'écouter un jour, peut-être comprendras-tu qu'il n'y a ni grand ni petit, que tout ici n'est qu'harmonie de choses de tailles différentes... Tu n'es pas fort parce que, malgré toutes tes machines, tu ne peux pas empêcher la terre de trembler et d'ensevelir des milliers d'hommes. Tu ne pourras jamais empêcher le soleil d'attirer la terre et de la manger si un léger déséquilibre se produisait dans l'espace » (pp. 50-51).

Puisque le jeune homme persiste à croire qu'il a progressé en vingt ans autant qu'en plusieurs siècles de civilisation réunis, le vieux culti-

(25) Op. cit., pp. 7-8.

(26) Victor Aladji. – Op. cit. p. 22.

(27) Op. cit. p. 22.

(28) Amozé. – Op. cit., p. 58.

(29) Aladji (V.). – *Akossiwa mon amour*, p. 33, éd. Clé.

(30) Aladji (V.). – Op. cit., pp. 48-50.

vateur regrette d'avoir abandonné son enfant alors qu'il n'était pas en mesure de se contrôler.

Qui peut résister aux « richesses » et aux nouvelles valeurs que le monde moderne fait miroiter ? La tentation est trop grande, le mouvement irréversible. Aussi, le vieil homme, « qui n'avait pas appris toutes ces choses », est entraîné. Et le jeune homme met tous les atouts de son côté pour le transformer complètement. Est-ce un échec du sage cultivateur et par extension des sociétés traditionnelles africaines ? Nous ne saurons le dire. Toujours est-il que, dans le combat des civilisations, c'est la société moderne et scientifique qui gagne.

le triomphe de l'amour

L'un des aspects les plus fondamentaux du livre togolais réside dans le triomphe de l'amour basé sur le bon sens. Il s'agit ici d'un **amour profond que les barrières claniques** et les préjugés inter-ethniques ne peuvent pas étouffer. En même temps que ce livre exalte les us et coutumes locaux, il prône une certaine liberté d'action de l'individu en tant que sujet et acteur. Contrairement aux pratiques de la société traditionnelle, tous les écrivains optent pour un mariage librement consenti : les parents ne peuvent plus imposer une fille ou un garçon à leur enfant. On sent dans le livre togolais une certaine prééminence de l'amour débouchant nécessairement sur le mariage. Rares sont les romans, nouvelles et pièces théâtrales qui écartent le problème de l'amour et du mariage. Même la cantate et le théâtre populaire sont autant de cadres où l'amour et le mariage sont célébrés. Couchoro donne une importance capitale à l'union matrimoniale et l'entoure d'une poésie exubérante. Sans nous tromper, nous pouvons dire que cet écrivain populaire a écrit essentiellement « une œuvre d'amour » de 1929 à 1968. Malgré les dramatiques situations, Couchoro s'arrange toujours pour unir les partenaires qui luttent et qui se cherchent.

Dieudonné Dodji, de retour de Dakar, a pu contrecarrer les plans de sa belle-mère Mary Ablan et épouser sa véritable fiancée : Mari-

lou. (**Béa et Marilou, le fils de Mawoulawoé**, roman.)

Malgré ses ébats amoureux avec sa maîtresse Confort à Lomé, Max Mensah rentre à Porto Séguro pour y épouser Victoria Lawson celle que son père lui a choisie. (**Max Mensah**, roman.)

Le chef de la collectivité nago remarque la jeune et jolie Fatou. Il aimerait bien en faire sa femme, mais la jeune fille rencontre son camarade d'enfance Nelson Dovi revenu d'Abidjan où il a une situation professionnelle acceptable. En 1958, alors que Fatou allait rejoindre Nelson, ce dernier est victime de l'expulsion des Togolais et des Dahoméens de Côte-d'Ivoire. En père avisé, le papa de la jeune fille aide le couple à repartir dans la vie. A part les **Dix plaies de l'Afrique**, toutes les autres créations littéraires de l'auteur exposent l'éternel problème des liens conjugaux ; prenons un exemple, celui du roman intitulé **Pauvre Alexandrine**.

Pauvre Alexandrine, roman

Personnage central : Alexandrine

1. Alexandrine échoue au Cepe.
2. Alex Koudouvo promet de l'aider.
3. Elle a une aventure amoureuse avec Folly Gbovi.
4. Sa tante Awoumessi lui interdit la compagnie de Folly Gbovi.
5. Elle est enceinte et donne naissance à une fille.
6. Son amant Folly Gbovi commet un coup de main de nuit.
7. Folly Gbovi est appréhendé et jugé ; mais il se sauve de prison pour regagner le Ghana. Pour la prescription de sa peine, il doit rester dix ans en dehors du Togo.
8. Alexandrine se rapproche de tante Awoumessi.
9. Elle accepte d'épouser le jeune instituteur Alex Koudouvo.
10. Son premier « mari » Folly revient au Togo et prétend l'emmener dans son pays d'exil.
11. Coup de tête et intransigeance de Folly. Il est tué l'arme à la main par les forces de l'ordre. Alexandrine est sauvée de son drame, celui de son premier amour.

D'autres auteurs tablent sur l'amour et en font l'un des thèmes centraux de leurs productions littéraires. Tel est le cas de Zinsou avec sa première pièce de théâtre.

L'amour d'une sauvage (31) et **Un drame d'amour à Anécho** (32) se rejoignent quant au thème, à la trame des récits et au dénouement.

Auteur : Zinsou

L'AMOUR D'UNE SAUVAGE

(1968)

1. **HÉROS.**
Georges et Louise s'aiment.
2. **Attitude des parents :**
Opposition de la part des oncles et tantes du jeune homme.
3. **Raison de l'opposition :**
Tribalisme.
4. **Proposition de remplacement :**
Kayi pour Georges.
5. **Tentative de séparation :**
Bosu, l'oncle du jeune homme et ses acolytes enlèvent Louise et menacent de la tuer si elle ne renonce pas à Georges.
6. **Réaction de la jeune fille :**
Louise persiste dans son amour pour Georges. Elle accepte de mourir pour son amour.
7. **Intervention :**
Le père du jeune homme ne s'est jamais opposé aux choix de son fils. Il bénit d'ailleurs ce mariage avec Louise. Illumination soudaine de ceux qui allaient exécuter la fiancée de Georges.
8. **Happy end :**
Georges peut épouser Louise.

Auteur : Couchoro.

UN DRAME D'AMOUR A ANECHO

(1952)

1. **HÉROS.**
Stanley Kuanvi et Mercy Latré s'aiment.
2. **Attitude des parents :**
Opposition de la part des parents de la jeune fille.
3. **Raison de l'opposition :**
Politique de partis et préséance de trône. Stanley est Adjigo et Latré est de la famille Lawson.
4. **Proposition de remplacement :**
Éliot Akuete revenu du Congo belge (Zaire) pour Mercy.
5. **Tentative de séparation :**
Sans autre forme de procès, Latré Mercy est envoyée à Lomé auprès de tante Rébecca afin de lui faire oublier son Stanley.
6. **Réaction de la jeune fille :**
Plus que jamais elle aime Stanley, ce jeune Adjigo. Refuse la nuit de nocce avec Éliot. Fuit la maison paternelle.
7. **Intervention :**
Job Laté, l'oncle de la jeune fille transcende les problèmes de parti et soutient inconditionnellement sa nièce et Stanley. Il gagne à sa cause tante Rébecca puis les parents de Latré.
8. **Happy end :**
Stanley et Mercy se marient.

Couchoro qui est un écrivain de la génération précédente rejoint un jeune écrivain togolais chez qui on notera le caractère romanesque de l'intrigue.

Chez la plupart des écrivains togolais, l'amour triomphe toujours. Il devient une force, un élan magique qui aide à affronter les difficultés avec courage. En tout cas, c'est la leçon que l'on peut tirer à la lecture de certaines créations littéraires. Chez Henri Ajavon par exemple, c'est l'amour pour Datchi (33) qui a poussé le jeune homme à déclencher la révolte des esclaves et à les libérer. « Le destin de Mélé » (34), n'est-ce pas d'épouser Koudzo, le seul homme qu'elle aime vraiment ? Une troublante ressemblance existe entre Mélé et Amoura (35). Après hésitation, toutes deux acceptent de rompre avec le carcan de la « tradition » et de suivre la voie de leur cœur. Mélé était promise par son père mort à Makanga, qui a déjà deux épouses à son actif. A cause du passé déshonorant de ses parents, Amoura ne peut devenir la femme du prince du royaume Yoruba. Fortes de leurs amours, les deux jeunes filles ont pu braver la résistance de leurs milieux et réussir à se faire épouser par leurs véritables prétendants.

Les personnages vivent le changement social et s'y adaptent. Mais chacun réagit selon son tempérament et son milieu social. Et comme il s'agit en fait de création, fruit d'imagination et de faits vécus, l'attitude des différents héros est soumise aux contingences sociales et à l'option des écrivains.

John Madjri
Sociologue-Journaliste
Centre d'Études Économiques
et Sociales
d'Afrique occidentale.

pour saluer la réédition de Doguicimi

La réédition de « Doguicimi » (1) de Paul Hazoumé mérite d'être signalée comme un événement particulièrement heureux, dont nous voudrions d'abord souligner la portée historique. Nous dégagerons ensuite, très brièvement, l'intérêt politique et culturel de l'ouvrage, qui est à la fois un roman ethnologique, historique et politique et, dans une certaine mesure, un roman sentimental et « féministe ».

Mais auparavant présentons le romancier. Ancien élève de l'École Normale d'Instituteurs de l'A.O.F. à Saint-Louis du Sénégal (établissement fédéral créé en 1903 par le Gouverneur Général de l'A.O.F. et dénommé en 1915 « École Normale William-Ponty »), Paul Hazoumé est né le 16 avril 1890 à Porto-Novo (2). Homme politique, ethnologue, historien et romancier, il est l'auteur des ouvrages suivants : « Le Pacte de sang au Dahomey » (Prix du gouvernement général de l'A.O.F., 1937), « La France contre le racisme allemand » (1940), « Cinquante ans d'apostolat au Dahomey de Son Excellence Mon Seigneur Steinmetz » (1942) et, bien entendu, « Doguicimi » (Prix de Littérature coloniale en 1938 ; prix de Langue française de

l'Académie française et prix Patria Scientiis de l'Académie des Sciences coloniales en 1939). Il a publié en outre plusieurs articles sur l'histoire du « Bénin » et la culture « béninoise » dans le « Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F. », « La Reconnaissance africaine », « Présence africaine... ». Connaissant personnellement le romancier et ayant suivi de près l'immense effort qu'il s'est imposé pour rendre possible la réédition de « Doguicimi », nous lui rendons ici un hommage mérité.

Premier roman historique négro-africain en langue française, **Doguicimi** est l'une de ces œuvres maîtresses qui ont marqué d'une empreinte indélébile le développement de la littérature négro-africaine.

En ce moment où le problème de la relève des premiers écrivains « béninois » (Félix Couchoro, Paul Hazoumé) se pose avec une acuité bien tragique, en ce moment où la littérature béninoise végète et s'essouffle, le retour de **Doguicimi** à la « une » de l'actualité littéraire peut exercer une influence heureuse en mettant à la portée de la nouvelle génération d'écrivains béninois, peu sûrs de leurs moyens, un modèle d'une immense et incontestable valeur littéraire (artistique), malheureusement trop peu connu au Bénin.

Grâce à la réédition de **Doguicimi**, le public béninois (et africain) pourra découvrir (ou redécouvrir) l'une des plus hautes valeurs de son patrimoine culturel et l'un des romans négro-africains les mieux cotés. Tous ceux qui sont assoiffés de

(31) Zinsou. — L'amour d'une sauvage, 1968.

(32) Couchoro. — Drame d'amour à Anécho, 1952.

(33) Datchi, l'esclave marronne de H. Ajavon.

(34) La fiancée était Fétiche de P. Amenyedzi.

(35) Voir la Calebasse empoisonnée de P. Amenyedzi, pp. 8-10.

(1) HAZOUMÉ Paul, *Doguicimi*, 1^{re} éd. Paris : Larose, 1938, 511 p., 2^e éd., Paris : Larose, 1978, VI - 511 p.

(2) Pour de plus amples informations biographiques, voir notre article « Paul Hazoumé, romancier » paru dans *Présence Africaine*, n° 105-106, 1^{er} et 2^e trimestres 1978.